

Louer Louise, lyonnaise

Hervé Dumez

Sans doute parce que le Rhône encore tumultueux et la calme Saône viennent s'y enlacer au pied d'un mont longtemps consacré à Vénus¹, pour ses poètes Lyon est ville de l'amour.

*Plutôt seront Rhône et Saône disjoints,
Que d'avec toi mon cœur se désassemble :
Plutôt seront l'un et l'autre mont joints,
Qu'avecques nous aucun discord s'assemble :
Plutôt verrons et toi et moi ensemble
Le Rhône aller contremont lentement,
Saône monter très violement,
Que ce mien feu, tant soit peu, diminue,
Ni que ma foi décroisse aucunement.
Car ferme amour sans eux est plus que nue.*

(Délie, XVII)

On ne saurait donc s'étonner que les plus beaux poèmes jamais écrits par une femme, peut-être, y aient été imprimés. C'est en effet chez Jean de Tournes qu'en 1555 paraissent les *Euvres de Louïze Labé lionnoize*. À la fin de l'épigramme qui commence par les vers « *Quand vous lirez, ô Dames Lionnaises, Ces miens écrits pleins d'amoureuses noises* », ainsi elle soupire :

*Mais si tu veux que j'aime jusqu'au bout,
Fais que celui que j'estime mon tout,
Qui seul me peut faire pleurer & rire,
Et pour lequel si souvent je soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son âme,
Ou plus ardente, ou bien égale flamme.*

Et la plainte amoureuse se coule surtout en vingt-quatre sonnets :

*Tout aussi tôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre.*

*Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré
Que de sanglots ai souvent cuidé fendre.*

*Ô doux sommeil, ô nuit à moi heureuse !
Plaisant repos plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuits mon songe ;*

*Et si jamais ma pauvre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.*

1. Fourvière ou forum Veneris (étymologie douteuse...). Sur des plans de Michel-Antoine Perrache, le confluent a été déplacé plus au sud à l'époque moderne.



Cour Maurice Scève, Lyon, © Emmanuelle Ravinet

Les tenants des études du genre ont vu dans ces vers la levée d'une voix féminine face au silence imposé à la femme par la posture typiquement masculine du pétrarquisme (Lesko Baker, 1996). Et à ceux qui avaient attribué à Maurice Scève le *Débat de folie et d'amour*, un spécialiste a pu rétorquer : « *Jamais l'auteur de la Délie et du Microcosme n'aurait pu écrire ou inspirer une prose d'une telle finesse et d'une telle malice féminines* » (Guidici, 1964, p. 63, cité in Huchon, 2006, p. 77).

Avant 1555, Louise n'a rien publié. Rien non plus après cette date. On ne connaît d'elle que ce livre, et son testament en date du 28 avril 1565, signé au domicile de Thomas Fortin, banquier d'origine florentine. Ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort, aucun témoignage contemporain. On a reconstitué sa vie et ses passions à partir des sonnets et

des trois élégies. Plusieurs dizaines d'années après la parution de son ouvrage apparaît un surnom : la belle cordière. Et un auteur la dit en réalité courtisane, ce qui la fait, comme Sappho, poétesse et courtisane.

Coïncidence étrange, les odes de la poétesse antique, jusque-là connues uniquement indirectement par Catulle, sont publiées pour la première fois à Bâle et à Venise, en grec, un an avant la publication des *Œuvres* qui y font écho. Dans le livre de Louise, ses propres productions sont suivies de poèmes de ses amis lyonnais (*Escriz de divers Poètes, à la louenge de Louïze Labé Lionnoïze*). Le premier d'entre eux est précisément en grec, sans traduction donnée, et il fait cette relation entre les deux femmes, la fille de Lesbos et celle de Fourvière.

Autant que pour l'amour d'une femme, Pétrarque avait construit son œuvre sur un jeu avec les mots – *Laudare Laura* (louer Laure). Son premier traducteur français, Clément Marot chercha un équivalent français euphonique et proposa à ses amis lyonnais, Maurice Scève, Pontus du Tyard, Olivier de Magny, cette transposition en défi : « Louer Louise ». Comme Scève l'avait fait pour Délie, Ronsard pour Cassandre, ou Baïf pour Méline, tous auraient pu se mettre à chanter une Louise aimée. Mais Scève eut une idée. Lui qui s'était rendu célèbre par une première supercherie, la soi-disant découverte en Avignon de la tombe de Laure, imagina de créer Louise, qui elle-même exhalerait l'amour tandis que ses amis poètes la chanteraient. Le nom fut choisi peut-être en référence à une femme existante, mais surtout pour sa transcription latine – *labea* – qui signifie la lèvre et ouvre à des variations sur le thème du baiser, telles dans le délicieux :

*Baise m'encor, rebaise-moi et baise ;
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.*

*Las ! te plains-tu ? Çà, que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereux.
Ainsi, mêlant nos baisers tant heureux,
Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise.*

La plus célèbre des lyonnaises n'est sans doute qu'une de ces voix féminines créées par quelque auteur bien masculin, une Madame Teste ou Molly Bloom, mystification envoûtante ■

Références

- Guidici Enzo (1964) *Louise Labé e l'École lyonnaise*, Naples, Ligori.
- Lesko Baker Deborah (1996) *The Subject of Desire. Petrarchan Poetics and the Female Voice*, West Lafayette, Purdue University Press.
- Huchon Mireille (2006) *Louise Labé, une créature de papier*, Genève, Droz